

rait tout aussi erroné que de réduire Isaac B. Singer aux shtetels baltes. Car c'est l'humaine condition que traque cet ancien guérillero, dans ce qu'elle a d'hilarant et de pathétique; c'est la souffrance de voir la loi, l'âge ou la maladie entraver nos désirs, ces seuls biens que nous ayons en propre.

Comment qualifier ce monstre littéraire qui change sans cesse de forme, comme son narrateur change de nom? Tour à tour moraliste et poète, romancier et barde, maniant la maxime comme l'alexandrin, Arenas fait penser au Gombrowicz d'« Opérette » aussi bien qu'à Rabelais ou à Cervantès. Sans doute « La couleur de l'été » est-il un roman de dictature, avec ce que cela suppose de clés et de dénonciations – on se souviendra d'Alejo Carpentier-Cholokov montrant La Havane avec des coassements de « grenouille bretonne »; mais la représentation du plaisir l'emporte si nettement sur celle du pouvoir qu'il faudrait parler d'exercice jaculatoire, comme on disait des prières ferventes d'autrefois. Personnage romanesque au demeurant, Castro n'apparaît qu'en coup de vent; plus que sa prétention ubuesque à régenter la réalité, c'est le désir qui sert de clé de voûte au roman...

D'autres parleront d'un Sade tropical où le Christ serait le Che, et les servantes soumises des marins bottés; mais ce serait un Sade énorme, sanguin et turgescant, libéré de cette logique si française et de cette intelligence procédurière qui rendent le marquis si lassant. Car le délire d'Arenas est d'une drôlerie suprême: il arrive même à nous faire pleurer.

On nous pardonnera ce mot-valise à la poignée si limée, mais on ne sort pas indemne d'un ouvrage à ce point *subversif*. Arenas a le don d'amplifier la réalité, quand la chaleur de son désir ne la liquéfie pas. Il confirme qu'on peut naître dans une famille inculte, passer ses dix premières années sans aller à l'école, subir les colonels exigeant des odes à Gagarine et devenir un écrivain immense. Mais qu'il dut être dur, pour les auteurs de sa génération, de grandir à l'ombre de ce phénomène salué par la presse française dès son vingtième anniversaire! C'est le baobab qui étouffe les sous-bois; le Stromboli dont la lave consume encore la mer.

Atteint du sida, Arenas décida d'en finir voilà déjà six ans. Il classa ses manuscrits, laissa trois de ses livres aux policiers qui allaient constater le décès, puis posta une lettre appelant à la révolte les Cubains. Ses cendres devaient être répandues au large du Malecon dès la libération de l'île, qu'il croyait prochaine; elles reposent encore au fond d'une boîte à chaussures, dans le New Jersey. Mais Castro tombera et la gloire d'Arenas grandira. ■

L'auteur

Né en 1943 dans une famille pauvre d'Holguin, dans l'ex-province d'Oriente, Reinaldo est abandonné par son père dès la naissance. A 15 ans, il quitte la ferme familiale pour prendre le maquis contre Batista, puis remporte, après la victoire de Castro, un concours radio-phonique de poésie, qui lui ouvre les portes de la Bibliothèque nationale. Son premier roman est primé; mais « Le puits » sera le seul publié dans l'île, Castro lui reprochant d'avoir fait paraître à Paris le deuxième, « Le monde hallucinant ». Condamné à deux ans de prison pour trouble de l'ordre public sur une plage, l'auteur du « Palais des très blanches mouffettes » verra tous les autres tomes de sa Pentagone censurés par un régime capable de détruire en une heure trente ans de la vie d'un écrivain. Des exemplaires d'« Avant la nuit », des Mémoires qui sont un peu la version rose de « La couleur de l'été » circulent néanmoins à La Havane; mais on les loue à l'heure, et beaucoup de Cubains n'ont pu en lire que quelques pages...

« La couleur de l'été », de Reinaldo Arenas. Traduit de l'espagnol (cubain) par Liliane Hasson (Nouveau Cabinet cosmopolite, Stock, 585 pages, 150 F).